

Jacques HALB : *Témoin de "la Mère"* 11

Jacques Halb est un Mosellan né en 1924. Le RAD (Reicharbeitsdienst) et l'incorporation de force dans l'infanterie nazie ont interrompu ses études. Il a connu l'horreur sur le front russe. La cruauté, la faim, le froid, la peur, la vermine. Bref le substrat de l'être humain!

La retraite devant les Russes, fut pour lui un indescriptible ensemble de souffrances tant morales que physiques.

Pour s'éloigner du front, au printemps 1944, il marcha des journées entières, fuyant les troupes soviétiques. Seul, sans alimentation et toujours vers l'ouest, il allait, craignant d'être capturé. Lors du dégel, dans la région où il se trouvait, se forme un limon d'une épaisseur de plusieurs décimètres. Il est très gluant mais aussi très fertile. Les Russes l'appellent : " la raspoutitsa". Elle fut plus que néfaste pour les armées d'Hitler.

Tout en risquant maintes et maintes fois de s'enliser, Jacques Halb a parcouru dans cette horrible boue des dizaines et des dizaines de km. Son courage, sa volonté lui ont permis finalement de trouver un semblant d'hôpital de campagne dans lequel il reçut quelques soins avant d'être mis dans un regroupement.

Il arriva en Roumanie. Son unité fut regroupée et mise dans un train sur de la paille. Jacques dut être débarrassé de la vermine qui le dévorait. Il fut ensuite envoyé en Allemagne, via Vienne.

Jacques pensait bien repartir sur le front russe, mais à son grand étonnement le train continuait vers l'Ouest. Il vit le Rhin, les gares de Haguenau et de Saverne. Il dit aux soldats de son wagon qu'il passerait devant la maison de ses parents à Bouxwiller. Tous à l'endroit précis crièrent : "Halb, Halb, Halbi". Jacques jeta sur le quai de la gare un bout de papier enveloppant un morceau de ballast. Un cheminot ramassa ce papier sur lequel Jacques signalait son passage vers l'Ouest. Sa maman avait entendu les cris provenant du wagon. Elle alla le dire à son mari, ce dernier crut que son épouse avait des hallucinations. Fort heureusement, le papier fut remis par le cheminot.

L'espoir renaissait, c'était en début mai 1944. Jacques, en France fut affecté à Gisors dans le département de l'Eure. De là, il eut un ordre de mission pour se faire épouiller à Paris. Ils y allèrent à deux et en armes.

C'est à Montigny-en-Vexin (département de l'Oise) que Jacques apprit que le débarquement avait eu lieu. Il resta dans cette garnison, jusqu'à la 3^{ème} semaine de juillet 1944. Il était brancardier. Son unité fit mouvement près d'Avranches où les combats étaient intenses.

L'artillerie américaine tirait de partout, sans objectif précis. Un village voisin était en flammes. Jacques pensa que le moment était propice à l'évasion, dans ces conditions, il serait porté disparu et ses parents ne subiraient pas les représailles programmées par la "Sippenhaftgesetz". Dès le retour vers l'arrière des lignes des combats, Jacques se mit en "serre-file" et faussa compagnie. Il jeta son fusil et son équipement. Il avait conservé son brassard de brancardier donné à Gisors. Il le mit. Il emprunta des chemins creux. C'était la nuit, le sol lui parut inégal, il trébuchait: c'étaient des cadavres. Il parvint tout de même à l'arrière du front. Il lut le nom du village Gathemo. Gathemo fut le théâtre de durs combats entre le 116^{ème} Panzer et la 28^{ème} Division US.

Jacques parvint à Sourdeval. Commune presque totalement détruite où 80 civils furent tués. Le commandant de la 28^{ème} Division US : James E. Wharton y fut mortellement blessé le 12 août 1944. Jacques s'approcha de l'église et du presbytère, il demanda la protection du curé. Ce dernier le cacha dans la tranchée, abri du presbytère, en attendant d'aller en quête de vêtements civils. Le lendemain, au sortir de la tranchée, Jacques se trouva au milieu de soldats allemands occupés à monter une pièce d'artillerie. Ils ne portèrent aucune attention à lui. Le curé trouva des vêtements civils, Jacques put se débarrasser de son uniforme et le jeta dans un fourré. Le curé cacha sous le marbre de son bureau, le livret militaire et la plaque d'identité. Le curé de Sourdeval fut tué par un éclat d'obus quelques jours après. C'est ce que Jacques a appris en voulant après la guerre remercier ce prêtre.

Jacques parvint à Chanu, là, chez un agriculteur où lui fut préparé une "vénérable" omelette, une dame dit que le curé de cette paroisse était très malade. Jacques s'y rendit, c'est donc au presbytère qu'il passa la nuit, bien dissimulé des unités nazies.

Jacques voulait passer les lignes pour aller vers les alliés, de l'autre côté de la forêt de Halouze dans laquelle étaient au repos des unités nazies. Cela était très malaisé et surtout dangereux. Après réflexion, un agriculteur, assurément patriote, eut cette audacieuse idée: Il lui confia une hache et aussi son fils de 10-11 ans. Le garçonnet connaissait parfaitement la forêt. La traversée se fit sans aucun problème. Jacques renvoya le garçon avec la hache. Jacques recherche ce garçonnet, il doit être aujourd'hui octogénaire. Nous avons rédigé un avis de recherche, mais le journal "Ouest France" a refusé de le publier.

En s'orientant de son mieux, à l'aide de la carte donnée par le père du garçonnet, Jacques poursuivit son chemin à travers la campagne. Il reçut des aides de la part des Normands et ne tarit pas de louanges à leur endroit. Il mangea, dormit dans le foin et aussi dans un lit. Il a souvenance d'être passé au "Châtelet", à "La Chaud" qui sont

des lieux-dits pour arriver à Montmerrei. Avec d'autres réfugiés dans une ferme d'Almenêches, il se rendit utile en participant aux travaux agricoles.

Revenant d'une ferme sur un chemin, des balles sifflèrent très près. Elles provenaient d'une autre ferme. Jacques vit 2 mitrailleuses braquer sur eux. Les Allemands leur firent signe d'avancer. Le très jeune lieutenant voulait fusiller tout le monde. Mais un adjudant, beaucoup plus âgé l'en dissuada. Jacques simula ne pas comprendre la langue allemande, fit entendre qu'il venait des champs mettre en place des gerbes. Le lendemain, tous les soldats allemands étaient partis.

Les canons se faisaient entendre de plus en plus près. Leur bruit s'éloigna d'Almenêches en direction d'Argentan.

En continuant à participer aux travaux de la ferme, tous virent des Half-track venir patrouiller très près. Ils portaient un écusson carte de France et en surimpression une croix de Lorraine. Surprise générale, les soldats se tenant à bord, parlaient français. Ils faisaient partie de la 2^{ème} DB. Ce jour-là, Jacques fut libéré.

Écoutons Jacques, libéré par les Français: "Je ne pus m'empêcher de m'engager dans cette unité. Je suis passé à l'État-Major et j'ai demandé le 2^{ème} bureau". Le capitaine commandant ce service était de Sarrebourg. Je lui racontai ma situation d'incorporé de force et mon désir de m'engager dans l'armée française. Le chef du bataillon allemand auquel j'appartenais avait été fait prisonnier et avait parlé. Ainsi, l'itinéraire de mon unité était connu. Lorsque je dis à ce capitaine que je venais de Bouxwiller, il me demanda "Que devient Wilsch ?". C'était le procureur allemand du tribunal de Saverne. Ce nazi était venu pour germaniser toute la contrée. Mon père, juge à Bouxwiller connaissait Wilsch. Wilsch était intraitable, particulièrement avec les Français, qui pour ne pas aller dans les armées nazies se mutilaient volontairement. Il les envoyait dans la caserne SS de Sélestat. Personne ne les revoyait. Ils devenaient "Nuit et Brouillard". Donc ils devaient disparaître dans le mois. Volontairement, je m'étais ébouillanté les pieds et les jambes jusqu'aux genoux. Si mon père n'avait pas été juge, je serai devenu "Nuit et Brouillard" moi aussi.

La 2^{ème} DB était en ligne devant Ecouché et Argentan. Je pus m'engager et fut mis dans un bataillon de réserve. Là, le hasard me fit rencontrer Aloyse Brenekle, originaire du nord de l'Alsace. Nous sommes restés ensemble jusqu'en janvier 1945. Sept incorporés de force, évadés des armées nazies étaient dans cette unité. Nous avions un uniforme américain, la nourriture et l'armement étaient américains.

Pour notre incorporation dans la 2^{ème} DB, le commandant du bataillon, en lisière de la forêt, rassembla toute son unité. Les Alsaciens-Lorrains furent mis au garde à vous et félicités pour leur patriotisme. Ensuite le commandant, devant chacun de nous, se mit lui aussi au garde-à-vous, et demanda le nom de chacun. Ce commandant avait connu en Algérie un lieutenant du nom de Brenekle, un parent d'Aloyse.

Le bruit se répandit que les nazis voulaient détruire Paris. Embarquée sur des camions, toute la compagnie fit route vers la capitale. Ce voyage pour tous fut mémorable. Les camions encadrés de Half-track devaient parfois s'arrêter. Les civils, étonnés de voir des soldats français, escaladèrent nos véhicules pour nous embrasser, nous offrir à boire et aussi des fleurs. Les femmes étaient beaucoup plus expansives que les hommes. Ce fut véritablement une joie explosive pour tout un peuple, d'être libéré par ses compatriotes.

Paris libéré, le parcours se poursuivit vers l'Est. Les Alsaciens-Lorrains demandaient à être versés dans des unités de combat. C'est ce que firent Aloyse Brenekle et Jacques Halb... Ils furent mis à Troyes, dans une école maternelle pour y imprimer des plaques de reconnaissance. Cela, parce qu'il aurait été pu être dangereux et cruel pour des évadés des armées nazies, d'être mis en 1^{ère} ligne, peut être en face d'une unité de l'armée nazie d'où ils s'évadèrent.

Bientôt la 2^{ème} DB se trouva dans les Vosges avant la percée sur Strasbourg. Les Alsaciens-Lorrains étaient nombreux. Ils s'étaient évadés de l'armée allemande en Normandie ou alors ils s'étaient constitués prisonniers au aliés. Ils revenaient d'Angleterre (principalement du camp de Camberley) et portaient l'uniforme anglais.

Lorsque Jacques revint chez lui, en raison des informations reçues, son père lui dit: "tu étais le dernier port disparu de Bouxwiller." Mais en son for intérieur il pressentait qu'il avait réussi son évasion pourtant Monsieur Hal père, quelques semaines auparavant avait appris par Radio Londres, que la Division dans laquelle "était Jacques avait été totalement détruite en Russie.

Jacques fit des études de médecine. Il y fut déterminé par les cris et hurlements, qui sous la souffrance des blessures, provenaient de soldats. Dans toutes les langues ils appelaient leur maman. Jacques est donc devenu Docteur en Médecine.

Pour tirer les enseignements de ce qu'il fit, Jacques dit: "La liberté est une déesse cruelle, qui demande de sacrifices cruels pour être conservée." Il ajoute: "J'ai voulu, en m'engageant, me battre pour la France que j'aime tant." A ses enfants il a écrit "Vous devez l'aimer encore plus et aimer l'Europe."



A droite : le Docteur Jacques Haté.
A gauche Hôte Brunelle'



Geneviève et Brunelle.
Y avait quelqu'un mort à Noël 1941

Albert STECKMEYER

Courtois, tel était Albert. Autre caractéristique: il était très réservé. Si nous sommes parvenus à le rencontrer, et surtout à ce qu'il se livre sans trop de réserve, c'est que nous étions recommandés. Nous étions recommandés par une de ses amies, une Normande qui devint l'épouse d'un incorporé de force: caché, protégé et sauvé par les parents de cette dernière.

Albert était un puits de souvenirs. Lors de notre seconde rencontre, nous avons cru bon de lui proposer la lecture du tome 2 de "Entre deux fronts". A la date convenue pour notre 3ème visite Albert était à la fois pâle et triste. Il nous a remis le livre en disant "Je ne l'ai pas lu, il n'y a que des faits semblables à ceux que j'ai vécus. Cela m'empêche de dormir et me fait faire des cauchemars".

Il répondit pourtant à l'invitation pour la conférence donnée sur le Docteur Guillard et l'Incorporation de Force le 8 août 2011 à Agon-Coutainville. De la tribune, il était bien visible. Tout au long de la durée des exposés, son visage resta impassible. Nous espérions une conversation entre lui et les élus alsaciens présents lors du vin d'honneur. Ce ne fut pas une surprise, Albert très discrètement était parti.

Tout autorise à penser qu'il avait une réelle confiance en nous puisqu'il a accepté que nous le filmions lorsqu'il racontait "ses parcours".

Dans la "Voix du Combattant", d'août-septembre 2015, Monsieur le Président de l'arrondissement de St Lô retrace la vie d'Albert Steckmeyer. Oui, notre ami était une personne d'exception et nous nous faisons un devoir de relater, trop partiellement hélas, ce que nous savons de lui. Nous connaissons, par ses écrits et par les témoignages audio-visuels – qu'il nous accordés- son histoire.

Albert, Gérard Steckmeyer naquit à Strasbourg le 27 octobre 1922. Il était le fils de François et de Madeleine, née Schilling. A la déclaration de la guerre, il terminait ses études de commerce. Son père était membre du personnel du Haras de Strasbourg. Le 1^{er} septembre 1939, par voie ferrée, l'ensemble du Haras de Strasbourg vint dans le Haras de St Lô. De nombreuses personnes Saint-Loises accueillirent chaleureusement tous ces réfugiés. Albert était de ceux là. Ses connaissances en dactylographie le rendirent très utile.

Il nous faut rappeler qu'en septembre 1939, les autorités françaises ordonnèrent l'évacuation de la "bande Rhénane". Elle se fit au son du tocsin. 375000 Alsaciens et 210000 Mosellans, dans des conditions de transport effroyables, sur de la paille dans des wagons à bestiaux, furent emmenés dans le sud-ouest. Ces pauvres gens durent partir avec seulement 30 kg de bagages, laissant sur place meubles, vaisselles, matériels. Les animaux de compagnie ou de ferme furent livrés à eux-mêmes.

A leur retour, entre le 15 juillet et novembre 1940, tout avait été pillé. Les quelques 550 communes évacuées, étaient situées sur une bande de 10 à 12km sur la rive gauche du Rhin, entre la ligne "Siegfried" et disons, la ligne "Maginot". L'Etat-major Français, ordonna cette évacuation, par crainte d'un nouveau "bombardement laboratoire" par l'aviation nazie; identique à celui de Guernica en avril 1937 où, 1654 personnes furent tuées, 889 gravement blessées sur une population de 7000 personnes environ.

Le 5 septembre 1940, les nazis ordonnèrent le retour à Strasbourg des personnels et des chevaux installés à St Lô. C'est dans une satisfaction, dominée par la méfiance et l'inquiétude, que le retour se fit à Strasbourg. La réception y fut très "accueillante": musique, guirlandes, décorations, bandes de calicot, avec en abondance des croix gammées. Allocutions pour fêter le retour de l'Alsace-Moselle au grand Reich. Mais hélas interdiction de parler français. Salut hitlérien obligatoire, port du béret basque interdit. Rien ne devait rappeler la France.

Avant de quitter St Lô, Albert se rendit à la gendarmerie, il voulait rester dans la Manche. Un refus lui fut signifié: il était mineur. Il dut donc rentrer en Alsace. Afin d'obtenir des tickets d'alimentation, il lui fallut accepter une formation de monteur d'avions. Elle dura 4 mois. Civil, il fut contraint de se rendre près de Berlin pour assurer "l'effort de guerre". C'est dans un camp d'entraînement de la Luftwaffe qu'il fut forcé d'assurer l'entretien des appareils. Un jour, souffrant du dos, Albert eut beaucoup de peine pour pénétrer dans une carlingue. Finalement, il refusa d'obtempérer. Séance tenante, il fut emmené à la direction du camp tenu par des militaires. Devant des officiers constituant un tribunal, il ne pensa pas à saluer. Il dut ressortir aussitôt et rentrer de nouveau, ce qu'il fit en disant "Bonne journée" au lieu de faire le salut hitlérien. Il fut sommé de sortir et aussitôt arrêté et enfermé dans le bunker. Environ 3 jours après, il fut mis seul dans un local sinistre, sale et inoccupé. Tout autour, des fils barbelés, pas de sentinelles, pas de gardes. Mais, parce que civil, il était ainsi à la disposition de la gestapo à qui sous la contrainte, la violence, il avait dû jurer fidélité à Hitler. Ne voyant pas de garde, animé par l'audace, il prit sa valise et passa au poste de garde dans lequel régnait une réelle agitation. Les nazis, en ce mois de juin 1941, venaient d'attaquer la Russie. Une très jeune sentinelle s'opposa à la sortie d'Albert qui déclara avec sang-froid: "Mon père est décédé". Ce mensonge eut valeur de laissez-passer.

A Koenigsberg, il prit le train pour aller à Strasbourg, via Berlin. Sans trop de problèmes et surtout avec beaucoup de chance, le contrôle de Kehl fut franchi, c'était le 20 juin 1941.

Où aller? Albert fréquentait le chanoine Robert Eber, secrétaire de la ligue catholique d'Alsace. Le chanoine le dissuada d'aller chez ses parents, car de toute évidence, la gestapo l'aurait attrapé.

Le 22 juin, dans les locaux de La Ligue Catholique, rencontre avec Paul Idoux et Paul Weber. Ils fomentèrent le passage des Vosges afin qu'Albert aille en France occupée. Albert voulait s'évader de l'Alsace germanisée. Le lieu de passage était à Plaine. Le passeur, un bûcheron assistait à un office religieux, ils attendirent. L'attente de ces 3 jeunes attira l'attention des gardes-frontières. Fouilles dans les locaux de la douane: découverte d'une lettre venue de St Lô et de billets de banques français dans les vêtements d'Albert. Conséquences: internement dans le camp de Schirmeck. Dès son arrivée, le commandant du camp, le monstre Von Buck gifla magistralement Albert pour son refus de signer de faux écrits. Il resta quelques jours sans nourriture. La gestapo l'emmena dans la prison civile d'Offenburg. Il subit alors avec la brutalité coutumière, interrogatoires sur interrogatoires. Dans une autre cellule, il fut mis avec un détenu qui très probablement était "un mouton, un mouchard". Albert ne dit rien. Après quelques 3 semaines à Offenburg, retour à

Schirmeck. Il est mis dans le baraquement disciplinaire N°8. Il fut un temps, employé dans le bureau du sinistre Von Buck. Un jour, une sentinelle allemande lui donna un morceau de pain, et mademoiselle Jeanne Ertenberger, une alsacienne lui apporta à plusieurs reprises de la nourriture. Jeanne Ertenberger était affectée au secrétariat et autant que faire se pouvait renseignait les internés: ses compatriotes.

Démobilisé en 1947, après sa campagne en Extrême-Orient Albert parvint à connaître les raisons de son transfert à Offenbourg, avec mise en cachot et interrogatoires longs et brutaux. Il était plus que soupçonné de faire partie de l'organisation estudiantine de résistance au nazisme : "la Main Noire". Un attentat à l'explosif fut tenté sur le Gauleiter Wagner. Ce dernier n'était pas dans sa voiture. L'auteur de l'attentat, le jeune Weimun, âgé de 18 ans, fut condamné et décapité à Stuttgart en avril 1942.

Le Gauleiter, Robert Wagner, fidèle d'Hitler, était chargé d'administrer l'Alsace, illégalement annexée. Il organisa le Reichsarbeitsdienst (R.A.D.) en 1941. Tous les jeunes gens, garçons et filles âgés de 18 à 25 ans y furent astreints. En réalité le R.A.D. était une préparation militaire. Comme beaucoup d'Alsaciennes et d'Alsaciens, dans l'âge roqué et internés à Schirmeck, Albert fut incorporé au R.A.D. Il alla en Forêt Noire à Herrenalb. Le travail était harassant et la nourriture insuffisante, tant par la quantité que par la qualité. Une bêche remplaçait le fusil pour le maniement d'armes. Il ne sut jamais avec précision pourquoi, mais Albert eut une permission du 21 au 24 décembre 1941. A Strasbourg, un de ses bons amis, lui dit la possibilité de passer en France occupée avec la complicité d'agents des chemins de fer. Pour dissimuler son départ et compliquer les recherches, même à ses parents, il dit aller chez son oncle à Triembach au Val dans la vallée de Villé. Là, son oncle enterra l'uniforme et tous les accessoires militaires d'Albert. C'est un contrôleur de la Reichsbahn du nom d'Hitler qui cache Albert dans un wagon postal, et ainsi, lui permit d'aller à Nancy. " Au Bar de l'Est" était le lieu de rencontre et de protection des Alsaciens-Mosellans parvenus à s'évader de leur région. Il eut conseils et instructions, pour aller en zone libre avec l'aide de cheminots.

La gare de Chalon sur Saône était un véritable piège pour évadés, Albert le savait. Il descendit du train, côté voie, un peu avant Chalon sur Saône en gare de Chagny. Il marcha longuement et parvint à trouver la Saône: frontière entre la zone non occupée et la zone occupée. La nuit était tombée et le froid était glacial. Pour traverser la Saône, il se dévêtit, roula ses vêtements, et les fixa sur son épaule avec la ceinture. Il parvint très péniblement à traverser le cours d'eau en nageant "à l'indienne". Il y avait de la glace sur les berges. Il faillit se noyer. Très profondément écorché par les ronces et les épines, il mit pied sur la terre ferme, totalement épuisé. Le fait d'être en zone libre le revigora. A une très faible distance, il vit une lumière. C'est totalement à bout de forces, frigorifié, et saignant à cause des écorchures qui partout étaient sur son corps qu'il frappa à la porte de la maison d'où venait la lumière. Une dame vint ouvrir. Le voyant presque nu, elle comprit très vite et s'inquiéta de savoir s'il était poursuivi. Cette maison était celle de la famille Brunold de Chatenay-en-Bresse. Madame Brunold était avec une amie et 3 enfants. C'était le soir de Noël. Les dames réchauffèrent Albert avec des couvertures et du vin chaud devant la cheminée. Elles soignèrent ses blessures et lui offrirent un lit.

Le lendemain, Monsieur Raymond Brunold, qui en zone occupée, travaillait la nuit de Noël, prit sa barque et alla rechercher le manteau et le porte-documents abandonnés sur la rive. Ainsi toute trace du passage était disparue.

Après presque 4 jours Albert resta à faire soigner ses blessures. Madame Brunold dissimula des lettres dans le cadre de sa bicyclette et alla les poster en zone occupée. Sans donner de précisions, Albert rassura ainsi ceux qu'il aimait.

A Chalon, le 28 décembre, il prit un autobus à destination de Bourg-en-Bresse où, sa cousine Marie Schilling était employée à Fort-Barreaux. Dans l'autobus: contrôle d'identité. Les papiers d'Albert laissent paraître leur séjour dans l'eau. Il dut aller s'expliquer au commissariat. Il comprit que la police, en zone non occupée, observait et appliquait les instructions de Vichy, en signalant aux autorités nazies les Mosellans et les Alsaciens et aussi en les arrêtant. C'est peut-être en voyant la détresse d'Albert et aussi en vérifiant que l'adresse du commissaire Wenger à Fort-Barreaux était vraie que la décision de relâcher Albert fut prise à Bourg-en-Bresse.

Monsieur Wenger était alsacien, il conseilla Albert qui, début janvier 1942 quitta Fort-Barreaux pour Tarascon où il s'engagea dans le 10ème Régiment d'Artillerie Coloniale. Il quitta ainsi la France pour Marrakech au Maroc.

Le 15 août 1944, avec la 1ère armée Albert débarqua en Provence. Lors des combats, il avait une indicible peur de faire feu. Son frère était incorporé de force dans les armées nazies. Il était peut-être en face de lui. Après la libération de l'Alsace, ce fut l'occupation de l'Allemagne et le départ pour l'Indochine.

Ce résumé a pour but essentiel - en plus de raconter à trop grands traits hélas, le courage d'un jeune Français âgé de 20 ans - de montrer la vie en Alsace-Moselle germanisée, et combien il était dangereux de refuser l'incorporation de force dans les armées hitlériennes.

Albert pressentait l'incorporation de force décrétée en août 1942 par le Gauleiter Wagner, car à deux reprises, il nous a dit : "ils ne m'ont pas eu".

Albert nous a quittés le 17 janvier 2015.

A notre grand regret, l'ombre du nazisme marche dans la pénombre de l'ignorance voulue de notre Histoire. Les réalités sur Schirmeck et le Struthof sont en grande partie ignorées.

Voilà pourquoi, nous prenons la liberté de conseiller :

- PROFESSION BOURREAU de Jean-Laurent VONAU Éditions la Nuée Bleue
- SCHIRMECK de Jacques GRANIER Éditions des DNA
- GOMMÉES DE L'HISTOIRE (Incorporation de Force féminine) Marlène ANSTETT Éditions du Signe.)

Louhans : qui a volé Mickey, Minnie, Donald et Daisy ?



le journal

Chalon Bresse 71D

DE SAÔNE-ET-LOIRE

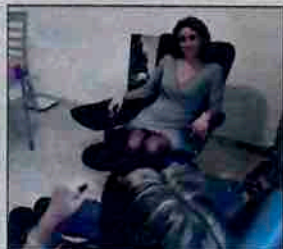
Dimanche 24 décembre 2017 - 1,50 €

BASKET PRO A
Élan Chalon : pas de cadeau pour Noël...

PAGES 32-33

SANTÉ

Un cabinet d'hypnose à Branges



PAGE 20

CHAGNY
La fin des impôts pour la Trésorerie

PAGE 16

NOËL 1941

Des Chalonnais sauvent un fugitif



■ L'Alsacien Albert Steckmeyer a été recueilli le soir de Noël 1941 dans la maison des Brunold à Châtenoy-en-Bresse alors qu'il fuyait la zone occupée pour échapper à l'incorporation de force. Photo DR PAGES 2-3

Du Bouillon 2017

LAISSEZ-VOUS EMPORTER PAR UN TOURBILLON D'HUMOUR !

le journal

DE SAÔNE-ET-LOIRE

EN VENTE CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

Les semaines de **Du Bouillon**



7€

Édition **le journal**

BEY

Un chat maltraité sauvé de la mort



PAGE 11

un soir de Noël en bord de Saône



■ Albert Steckmeyer, photographé vers la fin de la guerre. Photo famille STECKMEYER

sur qu'Albert Steckmeyer l'a traversée à la nage le soir de Noël 1941. Photo Thierry DROMARD

Le terrible sort des « malgré nous »

Bien que l'armistice du 22 juin 1940 entre la France et l'Allemagne ne prévoient aucune clause territoriale relative à l'Alsace (ni à la Moselle), celle-ci fut annexée de fait dès ce mois de juin. Avec pour conséquences : interdiction de parler français et de porter le béret basque, salut hitlérien obligatoire... L'Alsace était placée sous l'autorité du gauleiter Robert Wagner, plus acharné à germaniser l'Alsace que ne l'étaient Hitler et ses généraux qui savaient l'attachement des Alsaciens à la France et ne leur faisaient pas confiance. Wagner créa le Reichsarbeitsdienst (RAD), un préservice militaire pour les Alsaciens. Les réticences de la hiérarchie du Reich s'estompent en 1942 avec les fortes pertes humaines de la Wehrmacht sur le front russe. Fin août 1942, Wagner ordonne l'incorporation des Alsaciens des classes 1920 à 1924 d'abord et déclenche un climat de rébellion. Au total, 21 classes d'âge (1908 à 1928) seront mobilisées, les dernières recrues ne sont âgées que de 16 ans.

Des jeunes hommes vont fuir l'Alsace, certains être abattus ou exécutés. Les Alsaciens seront incorporés et affectés à cadence accélérée sur le



■ Un « malgré nous » alsacien, c'est-à-dire incorporé de force dans l'armée allemande. Photo DR

front russe d'abord. En dépit d'un appel de de Gaulle (depuis Londres) aux Russes à libérer ces prisonniers pour les réaffecter au combat contre les Allemands, de nombreux « malgré nous » resteront prisonniers dans les camps soviétiques. Sans compter, ultime perversité, les Alsaciens poussés à combattre en France contre leurs anciens compatriotes. Participant au débarquement de Provence, Albert Steckmeyer redoutait ainsi d'avoir à tirer contre son frère incorporé côté allemand ! Sur 130 000 Alsaciens incorporés de force dans la Wehrmacht, on estime que 40 000 ne sont pas revenus.

Albert, un destin de jeune Alsacien

Né en octobre 1922 à Strasbourg, Albert Steckmeyer était le fils d'un employé du haras de Strasbourg. À la déclaration de guerre, il terminait ses études de commerce.

Dès septembre 1939, la famille fut contrainte par le gouvernement français d'évacuer la « bande rhénane » de peur d'un « bombardement laboratoire » de l'aviation nazie comme à Guernica. Le personnel du haras, les familles et les chevaux partis en train furent accueillis au haras de Saint-Lô (Manche).

La Gestapo l'oblige à jurer fidélité à Hitler

Au retour en été-automne 1940, toutes les maisons avaient été pillées. Albert aurait voulu rester à Saint-Lô : il était mineur, cela lui fut interdit. Afin d'obtenir des tickets d'alimentation, il dut accepter une formation de monteur d'avions. Quatre mois plus



■ Au-dessus du "boyau" de la Saône à Chalon se trouve encore les deux guérites du poste de contrôle de la ligne de démarcation. Photo Thierry DROMARD

tard, il fut contraint de travailler dans un camp de la Luftwaffe à Koenigsberg en Allemagne pour l'entretien des avions. Un jour, il refuse

d'exécuter le salut hitlérien. Il est incarcéré. Par la violence, la Gestapo l'oblige à jurer fidélité à Hitler. Albert, qui maîtrise bien la langue allemande,

parvient à s'évader en bluffant des gardes. Il réussit à gagner Strasbourg en train. On est fin juin 1941. Ses amis de la ligue catholique d'Alsace le dissua-

dent d'aller retrouver ses parents au risque de se faire arrêter. Ils lui organisent un passage en zone libre à Plaine (67). Tandis qu'il attend le passeur en train de suivre un officier religieux, Albert est de nouveau interpellé, interné au camp de Schirmeck, privé un temps de nourriture, violenté, puis transféré à la prison d'Offenburg. Il subit les interrogatoires multiples de la Gestapo. Il comprendra plus tard qu'il était soupçonné d'avoir participé à un attentat contre un haut officier du Reich à Strasbourg. Il est ensuite envoyé au Reichsarbeitsdienst, sorte de préparation militaire allemande. C'est à l'occasion d'une permission du 21 au 24 décembre 1941 qu'il s'échappe en zone libre en passant par Chalon.

De Saint-Lô où il est revenu après la guerre, il avait raconté en détail ses péripéties de guerre à ses amis anciens combattants.

SAÔNE-ET-LOIRE HISTOIRE

Albert, le fugitif secouru

Albert Steckmeyer, décédé en 2015, symbolise le sort de ces jeunes Alsaciens ballottés par l'histoire. En 1941, fuyant l'occupant et la torture, il fut recueilli en bord de Saône, près de Chalon

C'était il y a pile 76 ans. Le soir de Noël 1941, M^{me} Brunold, une habitante de Châtigny-en-Bresse dont la maison est proche de la Saône, entend frapper à sa porte. Lorsqu'elle ouvre, elle tombe sur un homme presque nu, sanguinolent à cause d'une multitude d'écorchures de ronces, frigorifié. Par cette nuit de gel, pour échapper aux contrôles de la ligne de démarcation, il vient de traverser la Saône en crue. Il s'était dévêtu, avait troué ses habits et les avait fixés à son épaule avec sa ceinture avant de jeter à l'eau. Dans les remous, il avait failli se noyer.

Chalon, piège pour évadés

La femme qui ce 24 décembre-là se trouve avec une amie et trois enfants, fait entrer le jeune homme. On le réchauffe avec des couvertures devant la cheminée. On lui sert du vin chaud et soigne ses blessures avant de lui offrir un lit. Non seulement Albert Steckmeyer, Alsacien de 19 ans, a gagné la zone libre, il vient d'être sauvé du froid glacial. Raymond Brunold, le mari qui travaille la nuit de Noël en zone occupée arrive le lendemain. Il prend très vite sa barque pour aller rechercher le manteau et le porte-documents abandonnés sur la rive et effacer toute trace du fuyard. Quatre jours plus tard, le 28 décembre, Albert est sur pied et s'installe à Chalon dans l'autocar en partance pour Bourg-en-Bresse où il a une cousine. Le car n'est pas encore parti qu'un policier monte pour contrôler les papiers. Ceux d'Albert gonflés par l'immersion inspirent la suspicion. Albert ignore que Vichy a donné l'instruction aux policiers de retenir tous les Alsaciens et Mosellans contrôlés. Albert s'en tire en donnant l'adresse d'un commissaire de police à Bourg-en-Bresse chez qui il doit se rendre.



La Saône à Crissey (et en face, Châtigny-en-Bresse) : c'est probablement dans ce si-

La ligne de démarcation à la nage

4 jours plus tôt, il avait quitté à Chagny, le train en provenance de l'Alsace via Nancy. Il savait que plusieurs évadés s'étaient fait interpellés dans la « sourcilère » de la gare de Chalon-sur-Saône. Il voulait absolument l'éviter. À Chagny, il avait acheté une carte Michelin locale et avait marché jusqu'à la Saône à pied avant de traverser la ligne de démarcation à la nage, avec le vraisemblable espoir qu'un soir de Noël, les rives seraient peu surveillées. À Chât-

igny (dans une lettre, il cite aussi St-Marcel), en zone libre et bien accueilli, son mentor remonta en libère. Albert ne chercha pas à esquiver la guerre mais il voulait combattre pour la France. Alors cette fin décembre 1941, après l'un des plus mémorables Noël de sa vie, il part pour Bourg puis Tarascon. Il s'y engage au 10^e Régiment d'Artillerie Coloniale. C'est dans ce régiment qu'il participa au débarquement de Provence le 15 août 1944.

Thierry Dromard
thierry.dromard@lejsl.fr

APPEL À TÉMOINS

■ **Cherche les Brunold Chauvenet**
Nous devons l'histoire d'Albert Steckmeyer, très symbolique du sort des jeunes Alsaciens pendant la dernière guerre, à Gérard Wagner. Habitant de l'Ain et membre d'une société d'histoire et de généalogie de Benwilhr (Haut-Rhin), celui-ci cherche à prendre contact les familles Brunold et Chauvenet (une fille Brunold) et toutes personnes pouvant donner des informations sur ces événements et leurs acteurs. Le but est de collecter de nouveaux détails sur l'histoire d'Albert Steckmeyer et sur le sort de Raymond Brunold. Dans une correspondance de 1997 avec M^{me} Chauvenet, Albert Steckmeyer



■ Albert Steckmeyer au début des années 50. Photo DR.

disait avoir appris la mort de Raymond Brunold en déportation mais il ignorait les circonstances de son arrestation.
EMAIL : gw.wagner@orange.fr. Téléphone : 06.23.26.44.52

■ **Albert Steckmeyer, 1922-2015**
Albert Steckmeyer, après avoir combattu avec le 10^e régiment d'Artillerie Coloniale basé en Afrique du Nord au sein duquel il a participé au débarquement de Provence, a combattu en Indochine. De retour à la vie civile à Saint-Lô, il s'est marié en 1947 avec Yvette, il a eu 3 enfants. Il était connu comme un homme courtois, réservé, qui ne livrait ses souvenirs qu'à condition d'une parfaite confiance. Il a reçu plusieurs décorations pour sa résistance et son engagement. Il a travaillé dans le secteur bancaire. Il est décédé en janvier 2015.

Rédaction de Saône-et-Loire
9 rue des Tonneliers,
71100 Chalon-sur-Saône

Téléphone
Standard : 03.85.90.68.00
Rédaction : 03.85.90.68.02
Pub : 03.85.90.68.98

Mail
redaction71@lejsl.fr

Web
www.lejsl.com

Facebook
https://www.facebook.com/
LeJSL71/

CHÂTENAY-EN-BRESSE RÉSISTANCE

Raymond et Anaïs, héros discrets

Nous complétons notre histoire de Noël publiée le 24 décembre 2017 par celle de Raymond et Anaïs Brunold qui accueillirent un fugitif avant de subir les affres de la guerre.

Bien avant son décès en 1996, Anaïs Brunold avait pris soin de raconter sur le papier cette drôle d'histoire de « Père Noël » arrivant nu à sa porte le soir du 24 décembre 1941 dans sa maison isolée de Châtenoy-en-Bresse (aujourd'hui rasée, sur la route d'Allériot). Elle y racontait que, « par bravade » contre les Allemands qui obligeaient les habitants à camoufler leurs fenêtres la nuit en zone occupée, les Brunold laissaient passer la lumière, celle sur laquelle s'est repéré Albert Steckmeyer en traversant la Saône qui charriait de gros glaçons. Anaïs avait 3 enfants (Roger, Geneviève, Henri-Jean) à l'époque. Raymond, veuf, l'avait épousée en 1938. Il avait été aviateur pour l'armée mais n'avait pas été réquisitionné pour la Drôle de Guerre à cause d'une petite insuffisance physique. Il s'était reconverti en pêcheur-chasseur en plus de son travail de nuit de chauffeur de chaudière aux Produits Péroxydés à Chalon.

Les Brunold ont l'esprit frondeur et cachent volontiers Albert le temps de le remettre sur pied. Officiellement, c'est en avril 1943 que Raymond entre en résistance. Il rejoint le réseau Armada implanté autour de Chalon et qui fait œuvre de renseignement, collecte d'armes et sabotages. Le 4^e enfant du couple (une fille, Claude) est né depuis 8 mois quand, le 18 avril 1944 à 4 heures du matin, la Milice cogne à la porte de la maison de Châtenoy-en-Bresse. Raymond - sans doute dénoncé - ne peut nier son appartenance aux Forces Françaises



■ Raymond et Anaïs Brunold en 1938. Photo DR

Combattantes : sous un tas de foin d'une dépendance, les miliciens trouvent une cache d'armes. « Il m'a embrassé, m'a dit au revoir », se souvient juste Roger, 5 ans à l'époque, l'aîné des enfants qui vit à Auxonne. Adulte, Roger n'a jamais cherché à traquer les miliciens qui lui ont enlevé son papa. « Maman ne nous a pas élevés dans un

esprit de vengeance », ajoute sa sœur Geneviève Chauvenet (Nuits-Saint-Georges), d'un an de moins.

Mort peu avant la libération

Ils n'ont jamais revu leur père. Après 3 mois à la prison de la rue d'Autun à

“ Des cinq ou six résistants arrêtés cette nuit-là, aucun n'est revenu des camps. ”

Chalon, Raymond est envoyé à Compiègne. Dans une gare, il écrit une lettre à Anaïs : « Ten fais pas, après la guerre nous serons heureux. » Il est déporté au camp de concentration et de travail de Neuengamme. C'est un détenu classé NN (« Nuit et Brouillard » en français) qui laisse la possibilité à ses geôliers de l'éliminer sans laisser de trace. Il est affecté au kommando de Wilhelmshaven (chantiers navals) au bord de la mer du Nord.

À la fin de la guerre, Anaïs remua ciel et terre pour savoir où était son homme. Elle dut se contenter d'un laconique « porté disparu ». Ce n'est qu'en 1961 qu'on retrouva sa plaque de matricule dans une fosse commune de Luneburg, à quelques kilomètres de Neuengamme. Il semble que Raymond soit mort dans le train d'évacuation du camp, bombardé le 7 avril 1945 alors qu'alliés russes et américains progressaient en Allemagne. On ne décerne pas la Légion d'honneur, la Croix de Guerre, la médaille de la Résistance (comme les reçut Raymond à titre posthume) aux femmes qui élèvent leurs enfants. Pour tant Anaïs, qui ne s'est jamais remariée, a trimé à Dijon puis à Arcenay (21) pour élever la fratrie. Lorsque son cœur a cessé de battre, elle avait 7 petits-enfants, sa preuve qu'elle fut longtemps plus forte que la mort.

Thierry Dromard



■ Anaïs Brunold, peu avant que son mari soit arrêté par la Milice. Elle sera veuve avec 4 enfants en bas âge. Photo D.R.

Albert, l'Alsacien qui fit tout pour échapper aux Allemands

Dans le JSL du 24 décembre dernier, nous racontions le destin rocambolesque d'Albert Steckmeyer. Ce jeune Alsacien né en 1922 avait été contraint de travailler en Allemagne au début de la guerre, puis fut enfermé pour avoir refusé d'exécuter le salut hitlérien. Il s'était évadé et était parvenu à regagner Strasbourg (juin 1941). Au moment de passer en zone libre, il se fait reprendre et transférer dans une prison en Allemagne. Interrogatoire musclé de la Gestapo qui le croit impliqué dans un attentat. Incorporé au Reichsarbeitsdienst, sorte de service militaire, il profite d'une permission pour s'enfuir. Il parvient jusqu'aux abords de Chalon le soir de Noël 1941. En cette nuit de gel (-17°C !), il se déshabille, serre ses habits dans sa ceinture et traverse à la nage la Saône en crue. Frigorifié et nu, il frappe à la porte d'une maison éclairée de Châtenoy-en-Bresse. Presque aussitôt, il s'effondre, inconscient. Les Brunold l'accueillent et le soignent... Pour que ses enfants ne vendent pas la mèche, Anaïs Brunold dit à ses enfants : « C'est le Père Noël, il est juste tombé dans la Saône. »



■ Albert Steckmeyer, Alsacien recueilli le soir de Noël 1941 à Châtenoy-en-Bresse. DR